

# ORPHÉE

(Orfeo)

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

PAR POLITIEN.

---

## NOTICE

SUR POLITIEN ET SUR SA TRAGÉDIE D'ORPHÉE.

En l'année 1472, le cardinal François de Gonzague, ayant été envoyé à Bologne, avec le titre de légat du pape, visita Mantoue, sa patrie. On remarquait à sa suite les deux Pic de la Mirandole et le jeune Ange Politien. Ce dernier qui n'avait alors que dix-huit ans, composa, en deux jours, pour les fêtes qui furent données à cette occasion, sa tragédie mythologique d'Orphée. Ce fut pour l'Italie le signal de la *renaissance* dans l'art dramatique.

Avant de parler de l'œuvre, il convient d'abord de placer ici quelques détails sur l'auteur. Après Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste, l'Italie nomme Politien. Si Politien est moins populaire dans le reste de l'Europe, il faut s'en prendre à la fausse direction qui fut donnée à son génie. Le meilleur de ce génie fut stérilement dépensé en travaux d'érudition et en compositions latines. Stérilement, disons-nous, non pas certes pour la poésie, mais pour la renommée et les facultés du poète. L'érudition a bonne part sans doute dans le glorieux réveil de l'esprit humain au quinzième siècle. Mais plusieurs contemporains de notre poète pouvaient tout aussi bien collationner des textes et publier des manuscrits. Lui mort, lequel d'entre eux était digne de continuer le *Tournoi de Julien*, ce beau poème inachevé?

*Angelo Poliziano*, que nous appelons Politien, naquit le 14 juillet 1454, à *Monte-Pulciano*, d'où il a tiré le nom qui lui est resté. Celui de sa famille était *Bassi*, *Cini*, quel-

ques-uns disent *Ambrogini*. Son père n'était pas riche; toutefois il n'hésita pas à l'envoyer aux écoles de Florence. Le jeune Politien y fit en peu de temps des progrès rapides sous les maîtres les plus célèbres de l'époque. Grace aux leçons de Marsile Ficin, cet érudit qui écrivait en si beau latin, il eut bien vite touché les hauteurs de la philosophie platonicienne, et Argyropulo l'initia aux détours de la philosophie d'Aristote. Les premiers chants d'Homère traduits en vers latins témoignaient déjà dans cet enfant d'un sentiment poétique qui n'attendait qu'une occasion pour se produire. Elle se présenta en 1478; ce fut un tournoi où se distingua Julien de Médicis. Le poème de Politien fut-il composé cette même année? on n'ose le croire, en vérité; l'auteur n'avait alors que quatorze ans, et le poème est un chef-d'œuvre. Il est plus facile de concevoir que c'était là un beau souvenir, qui, à mesure qu'il s'éloignait dans le passé, s'idéalisait dans l'imagination du jeune homme et y prenait une grandeur épique.

Le renom que ses belles stances donnèrent à Politien lui ouvrit le palais des Médicis. Laurent lui confia l'éducation de ses deux enfants; l'un, depuis, gouverna Florence, l'autre fut Léon X. Lorsque Julien tomba, au pied de l'autel, sous le poignard des Pazzi, Politien laissa son poème à la quarante-sixième octave du second livre, pour raconter l'histoire de la conjuration qui venait de frapper son héros.

Pourvu par les Médicis d'abord d'un riche



prieuré, et ensuite d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Florence, sa vie est heureuse et enviée. Il traduit Hérodien par ordre d'Innocent VIII, qui lui écrit pour le féliciter sur son travail, et lui envoie deux cents écus d'or. Les érudits de son temps lui cherchent souvent querelle, et il n'a pas trop pour accabler ses adversaires des mots les plus âpres de la langue latine. On lui donne une chaire publique dans laquelle il enseigne d'abord la littérature grecque et latine, et ensuite la philosophie, aux héritiers des plus nobles familles de l'Italie. On vient d'Angleterre pour l'entendre. Les trésors de l'antiquité reparaissent brillants et rajeunis, et la poussière qui les couvre s'envole au souffle de Politien et de Pic de la Mirandole, ce prince homme de lettres. Par les soins de ces deux grands esprits, auxquels il faut joindre Jean Lascaris, s'élève la bibliothèque Laurentienne. Politien est l'âme de tous ces travaux ; mais la mort l'arrête au moment où il va écrire, en latin ou en grec, les expéditions des Portugais dans les Indes. Cette mort arriva le 24 septembre 1494. On a dit qu'elle le surprit dans le délire d'une passion honteuse. Croirons-nous plutôt avec Balzac que, dans un accès de désespoir, le malheureux poète se brisa la tête contre les murs de sa chambre ? Quoi qu'il en soit, les détails de cette mort sont restés un mystère. Politien avait quarante ans.

Les critiques italiens ou autres des deux siècles derniers se sont peu occupés d'Orphée ; il appartenait au nôtre de replacer cette gloire déchue au rang où tant d'autres sont remontées, de nos jours, après bien des années d'un injuste oubli. C'est après s'être doucement endormie au bercement de la muse de Métastase, c'est après avoir longtemps tressailli au rude accent de la voix d'Alfieri, c'est après s'être contemplée elle-même avec orgueil dans les deux sublimes créations de Manzoni, et avec douleur dans les scènes attendrissantes de Pellico-le-Martyr, que l'Italie s'est demandé tout à coup comment avaient commencé pour elle ces belles traditions du génie.

L'*Adelchi* de Manzoni l'a ramenée à l'*Orphée* de Politien.

Qui n'éprouverait, en effet, un charme singulier à surprendre dans sa source limpide et cachée ce fleuve de la poésie dramatique qui, en traversant les âges, les a réfléchis tour à tour dans leur grace mélancolique ou leur tragique magnificence ? Après tant de profondes théories, de scènes ingénieusement entrelacées, de personnages heurtés avec art dans le mouvement d'une action vive et

compliquée, on se repose avec délices à contempler une œuvre naïve. Non-seulement alors on ne reprochera pas au poète la nudité de sa fable et le dessin à peine indiqué de ses caractères, mais on lui saura gré de ses efforts les plus humbles, on se laissera volontiers intéresser à ses combinaisons les plus simples, on se retrouvera pour les douleurs les plus communes des larmes qu'on avait cru taries. A mesure que la littérature se fait plus savante il se révèle à nous, dans la primitive simplicité de ses inspirations naissantes, un attrait qui nous captive.

Puis, à prendre la question par son côté scientifique, n'aimera-t-on pas à rechercher sous quelle forme reparaît, après des siècles barbares, un art long-temps perdu parmi les hommes ? La renaissance de l'art dramatique chez un peuple atteste dans la civilisation de ce peuple un immense progrès accompli, car elle signale dans les esprits un commencement d'abstraction philosophique. On sent que l'homme entrevoit enfin dans son existence individuelle le type idéal de l'humanité, puisqu'il le reconnaît avec joie sous les masques divers que lui impose la fantaisie du poète. Ce type, sans doute, dans l'origine, a des traits vagues encore et indécis. L'homme abstrait, dans le drame nouvellement conçu, tient moins de place que les croyances ou les habitudes intellectuelles de l'époque. Au moyen-âge, ces habitudes seront mythologiques, ces croyances seront catholiques : Orphée en Italie, en France les mystères.

On objectera peut-être que cela est vrai de la naissance de l'art, mais ne saurait l'être de la renaissance ; que le présent doit avoir gardé souvenance du passé, le moyen-âge enfin des chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'antiquité sans doute n'était pas morte tout entière au moyen-âge mais si elle se survivait à elle-même, ce n'était plus que dans quelques esprits cultivés ; pour la foule elle n'existait pas. La Barbarie avait repris possession des masses, et, par la loi de son existence, l'art dramatique se place au point de vue de la foule ; c'est en ce sens qu'il constate le progrès philosophique des intelligences.

Le drame en France et en Italie n'a pas eu mêmes commencements. Lorsque nos clercs de la basoche montèrent sur la scène, tout dans leurs pièces, invention et style, dénonçait l'enfance de l'art ; le poète bégayait sa pensée ; aucun modèle dans le passé immédiat, la langue même était à faire. De là, pour le lecteur, une singulière fatigue d'esprit que rachètent à peine quelques traits heureux épars çà et là. Tout au contraire, en Italie ; lorsque Politien écrivit son *Orphée*, Dante et



Boccace avaient déjà passé, l'un dans la poésie, l'autre dans la prose italienne. Il en fut de même en Grèce; Eschyle, venu après Homère, trouva toute créée une langue souple et harmonieuse. Restait, si l'on veut, au génie de Sophocle la tâche de créer la langue dramatique proprement dite; toujours est-il qu'Eschyle n'eut pas à lutter contre l'indigence ou la rudesse d'un idiome informe encore.

Le charme particulier de l'Orphée, c'est ce contraste d'une expression élégante et choisie avec une pensée toute naïve.

On va s'étonner, sans aucun doute, qu'avec une langue ainsi faite un génie tel que Politien n'ait pas atteint plus haut que ce coup d'essai de l'Orphée; mais il serait facile de répondre qu'il ne faut pas chercher dans cette pièce la mesure de ce que pouvait alors le génie dramatique. L'Orphée, on le sait d'ailleurs, fut écrit en deux jours, par un jeune homme de dix-huit ans. Il n'est pas non plus invraisemblable que le poète, gêné par le voisinage de cet admirable épisode des *Géorgiques*, ait regardé comme un sacrilège d'ajouter quelque chose à la simplicité de la fable virgilienne. Ne disons pas: Voici ce qu'au quinzième siècle l'art dramatique pouvait faire en Italie; voici, dirais-je, ce qu'il a fait.

Ce qu'il a fait c'est une simple et touchante tragédie. Comme le poète ne s'est senti arrêté par aucune règle, il n'a reculé devant aucun des contrastes du sujet. Si l'action commence par une fraîche et suave élégie d'amour, elle s'achève parmi les bacchantes, qui s'enivrent sur la scène, autour de la tête sanglante d'Orphée. Entre ce dénouement

terrible et cette exposition vraiment pastorale, le drame tout entier a passé pêle-mêle sous nos yeux: Orphée, Eurydice, Pluton, Minos, Proserpine.

Il semble que si le génie italien eût persévéré dans cette voie, l'Italie aurait eu plutôt, comme l'Angleterre, une scène libre et hardie. Il n'en est rien pourtant; le caractère de sa civilisation ne le voulait pas ainsi. L'art dramatique se métamorphose chez les peuples selon les phases successives de leur civilisation; il commence d'abord par cette facile et ignorante liberté qui est la condition nécessaire de son inexpérience; plus tard, noble et sévère, si la société se constitue aristocratiquement, il se fait aristocratique avec elle, resserrant autour d'une pensée unique le cercle étroit de ses personnages; si cette société vieillit, il vieillit avec elle, et lorsque, pour se rajeunir, elle se plonge tout entière dans la démocratie, il se retrempe comme elle à cette source de puissante jeunesse. S'il retourne alors à la liberté, ce n'est plus à l'inintelligente liberté de son premier essor, mais à cette liberté savante encore dans sa fougue, qui se joue, comme la nature dans ses œuvres, autour d'une forte et saisissante unité.

Comme la France, l'Italie a débuté par des inventions où se retrouve quelque chose du folâtre laisser-aller de l'enfance; comme la France encore, elle a noblement fourni la carrière aristocratique du drame, et la voici, comme elle, à son âge de transformation démocratique. Alfieri mort, Manzoni s'est levé, et Politien était venu avant l'un et l'autre.

ANTOINE DE LATOUR.



## ANGE POLITIEN

A MESSIRE CARLO CANALE, SALUT.

Les Lacédémoniens avaient coutume, très gracieux messire Carlo, s'il leur naissait un enfant débile ou estropié dans l'un de ses membres, de l'exposer aussitôt, et de ne pas souffrir que la vie lui fût laissée, regardant un pareil rejeton comme indigne de Lacédémone. Cette pièce d'Orphée ne méritait pas un autre sort. Je l'avais composée pour complaire à notre révérendissime cardinal de Mantoue, en deux jours de temps, au milieu d'embarras sans nombre, et je l'avais écrite en langue vulgaire, afin qu'elle fût mieux comprise des spectateurs. Je désirais donc qu'à l'instar du véritable Orphée elle fût incontinent déchirée, la sachant fille à rapporter à son père moins d'honneur que de honte, et plus propre à lui donner de l'humeur qu'à lui inspirer de la joie. Si, contre mon vœu, vous voulez la retenir en cette vie, vous et quelques autres que l'amitié aveugle sur mon compte, il me faut bien avoir égard à l'amour paternel et à votre désir, plutôt qu'au

dessein raisonnable que j'avais formé. C'en est pas que ce désir n'ait bien son excuse ; on peut dire en effet qu'étant née sous les auspices d'un maître si élément, elle a mérité par-là d'échapper à la loi commune. Qu'elle vive donc, puisqu'il vous plaît ainsi ; mais je déclare hautement que votre compassion est une cruauté véritable ; c'est mon jugement, et cette épître en fera foi. Vous savez le peu de temps qui m'a été donné, et si je fus maître de ne point obéir ; c'est pourquoi je vous prie d'opposer votre puissant témoignage à quiconque voudrait accuser le père des imperfections de la fille. Adieu<sup>1</sup>.

(1) Ce Carlo Canale était valet de chambre du cardinal. L'Orphée resta long-temps entre ses mains avant d'être imprimé, et il ne le fut jamais sous les yeux de l'auteur. De là toutes ces incertitudes du texte dont nous avons eu grand' peine à nous tirer. Nous avons suivi généralement l'édition publiée, je crois, en 1776, par le père Affo et collationnée sur deux manuscrits découverts de son temps.

N. du trad.



# ORPHÉE

## TRAGÉDIE LYRIQUE.

### PERSONNAGES.

MOPSUS, }  
ARISTÉE, } bergers.  
TIRSIS, }  
UNE DRYADE.  
CHOEUR DE DRYADES.  
ORPHÉE.  
MNÉSILLE, satyre.

PLUTON.  
PROSERPINE.  
EURYDICE.  
TISIPHONE.  
UNE MÉNADE.  
CHOEUR DE MÉNADES.

### ARGUMENT.

Silence! écoutez. Il y eut autrefois un berger, fils d'Apollon, qui avait nom Aristée. Ce berger aima d'une ardeur si violente Eurydice, l'épouse d'Orphée, qu'un jour, la poursuivant par amour, il fut cause de sa cruelle et déplorable aventure; car pendant qu'Eurydice fuyait le long des eaux, un serpent la mordit, et la nymphe tomba morte.

Orphée, par ses chants, l'arracha de l'en-

fer; mais il n'eut pas la force de remplir la condition imposée, et celui qui avait rendu Eurydice la reprit. C'est pourquoi Orphée, menant une vie sombre et désespérée, ne voulut aimer aucune autre femme, et les femmes lui donnèrent la mort.

Maintenant, que chacun se tienne attentif aux actes qui vont suivre; il y en a cinq et ceci est l'argument.

### ACTE PREMIER.

#### Les Bergers<sup>1</sup>.

MOPSUS, ARISTÉE, TIRSIS.

MOPSUS.

As-tu vu un veau blanc de mon troupeau? Il a sur le front une tache noire, et roux est le poil qui lui couvre deux pieds, un genou et le flanc.

ARISTÉE.

Cher Mopsus, aucun troupeau n'est venu

ce matin à cette fontaine; mais j'ai entendu mugir là-bas derrière la montagne.

Va, Tirsis, et regarde un peu si tu le verras. En attendant, Mopsus, tu resteras ici avec moi, car je veux que tu écoutes un instant ma plainte.

Hier j'ai vu, sous cet antre ombragé, une nymphe plus belle que Diane, et un jeune amant était avec elle.

(1) Chacun des actes de cette tragédie a son titre que nous avons essayé de traduire fidèlement. (N. du trad.)



A l'aspect de cette beauté surnaturelle, soudain mon cœur tressaillit dans ma poitrine et mon ame devint folle d'amour.

C'est pourquoi, cher Mopsus, pour moi il n'est plus de plaisir; sans cesse je pleure, toute nourriture m'est odieuse, et sans jamais dormir, je demeure étendu sur ma couche.

MOPSUS.

Si tu ne te hâtes, ô mon Aristée! d'éteindre cette torche amoureuse, bientôt tu verras troublée toute la paix de tes jours.

L'amour, sache-le bien, ne m'est pas chose nouvelle; je sais comme on le gouverne mal quand il est vieux. Porte vite remède à la blessure, maintenant que le remède peut guérir.

Si tu te sou mets, ô Aristée! à la dure loi de l'amour, bientôt sortiront de ta tête et les abeilles, et les jardins, et les vignes, et les blés, et les pâturages, et les bergeries, et les troupeaux.

ARISTÉE.

Mopsus, tu donnes des conseils aux morts. Ne prodigue pas avec moi tes paroles, car aussi bien le vent les emporterait.

Aristée aime et ne veut pas cesser d'aimer; il ne cherche pas à guérir de si douces peines. Celui-là loue encore l'amour qui a le plus à s'en plaindre.

Mais si tu as quelque souci de mes désirs, accompagne ma voix avec ta flûte, et ensemble nous chanterons sous ces arbres touffus.

Le chant plaît à la nymphe que j'aime.

CHANT D'ARISTÉE.

Écoutez, ô forêts, écoutez mes douces paroles, puisque ma nymphe ne veut point les entendre!

La belle nymphe est sourde à mes plaintes, et dédaigne le son de mon chalumeau; mon troupeau en gémit, mon troupeau armé de cornes; il se refuse à baigner son museau dans l'onde pure, à effleurer l'herbe tendre, tant il s'afflige et s'attriste aux peines de son berger.

Écoutez, ô forêts, écoutez mes douces paroles!

Oui, le troupeau a souci de son berger, mais non la nymphe de celui qui l'aime. La belle nymphe a un cœur de rocher. De rocher? ah! plutôt de fer, ah! plutôt de diamant. Elle fuit toujours à mon approche, comme la jeune brebis devant le loup.

Écoutez, ô forêts, écoutez mes douces paroles!

Dis-lui, ô mon chalumeau! dis-lui comment avec les années s'en va la beauté rapide; dis-lui comme le temps nous détruit, sans que

jamais renaisse le bel âge écoulé; dis-lui qu'elle use de sa beauté, que toujours ne fleurissent pas roses et violettes.

Écoutez, ô forêts, écoutez mes douces paroles!

Portez, ô vents! ces vers harmonieux à l'oreille de ma nymphe; dites combien, pour elle, j'ai versé de larmes, et priez-la de n'être plus cruelle; dites que ma vie s'en va et se fond comme, au soleil, la gelée blanche du matin.

Écoutez, ô forêts, écoutez mes douces paroles, puisque ma nymphe ne veut pas les entendre!

MOPSUS.

Moins doux est le murmure des fraîches eaux qui tombent d'un rocher, moins douce la brise légère du vent dans les cimes murmurantes des pins, que n'est l'harmonie de tes chants, tes chants qui retentissent par tout le bocage. Si la nymphe les entend, elle viendra comme une jeune levrette.

Mais voici Tirsis qui redescend de la montagne.

ARISTÉE.

Eh bien! ce jeune veau, l'as-tu retrouvé?

TIRSIS.

Je l'ai retrouvé, et je voudrais qu'on lui eût tranché la tête; d'un peu plus il m'éventrait, car il s'en venait se heurter violemment à moi. J'ai fini cependant par le ramener à l'étable, et je puis dire qu'il n'a pas le ventre vide.

ARISTÉE.

Je voudrais bien savoir maintenant pourquoi tu as tant tardé à revenir.

TIRSIS.

Je me suis arrêté à contempler une charmante jeune fille qui va cueillant des fleurs autour de la montagne. Non jamais je n'en verrai une aussi belle, qui ait plus de grace dans ses mouvements, plus de fierté sur le front. Son chant est si doux, si douce sa parole, qu'elle ramènerait un fleuve vers sa source. Son visage est de neige et de rose, sa tête d'or, ses yeux sont noirs et son vêtement blanc.

ARISTÉE.

Demeure, ô Mopsus! je la veux suivre; c'est la jeune fille dont je t'ai parlé.

MOPSUS.

Prends garde, ô Aristée! qu'une trop grande hardiesse ne te mène à quelque triste événement.

ARISTÉE.

Il me faut mourir en ce jour ou savoir jusqu'où va la puissance de ma destinée. Reste, ô Mopsus! reste auprès de ces fontai-



nes ; je veux aller à sa recherche derrière ces montagnes.

MOPSUS.

O Tirsis ! que te semble maintenant de ton maître ? ne vois-tu pas qu'il a perdu le sens ? Tu devrais bien lui dire une fois combien cet amour est honteux.

TIRSIS.

O Mopsus ! le devoir du serviteur est d'obéir ; et celui-là est insensé qui commande à son maître. Je sais qu'il est plus sage que nous. Garder mes bœufs et mes génisses, je ne sais faire autre chose.

## ACTE DEUXIÈME.

### Les Nymphes.

ARISTÉE, UNE DRYADE, CHOEUR DE DRYADES.

ARISTÉE.

Ne me fuis pas, ô jeune fille ! je t'aime tant, je t'aime plus que ma vie, plus que mon cœur !

Écoute, ô belle nymphe ! écoute ce que je viens te dire ; ne fuis pas, ô nymphe, j'ai tant d'amour pour toi !

Suis-je le loup ou l'ours ravisseur ? non, je suis ton amant ; ralentis donc ta course rapide.

Puisque toute prière est vaine et que toujours tu t'éloignes, il faut bien que je te poursuive ; prête, amour, prête-moi tes ailes.

UNE DRYADE.

Chères sœurs, ma voix vous apporte une lamentable nouvelle et telle que mon cœur se refuse presque à vous le dire.

Eurydice, la nymphe, est morte au bord du fleuve ; les plantes languissent autour de sa tête penchée, et l'onde émue cesse de murmurer.

L'âme voyageuse a quitté sa belle demeure, et la nymphe est là couchée, comme le blanc troène ou la fleur de la blanche épine.

Et l'on m'a dit la cause de sa mort, c'est un serpent qui l'a mordue au pied. La pensée de cette perte cruelle pèse tant à mon cœur que toutes je vous invite à pleurer avec moi.

CHOEUR DES DRYADES.

Que l'air résonne au loin de gémissements, car toute lumière lui est ravie, et que nos larmes élèvent les fleuves au niveau de leurs rives !

La mort a pris au ciel toute sa splendeur ; les étoiles ne sont que ténèbres. Avec la belle Eurydice, la mort a cueilli la fleur des nymphes.

Pleure, amour, pleure avec nous ; pleurez, bois et fontaines ; pleurez, ô montagnes ! et toi plante naissante sous laquelle repose celle

qui n'est plus, courbe tes feuilles au murmure de nos plaintes.

Que l'air résonne au loin, etc.

Ah ! fortune barbare ! ah ! serpent cruel ! ah ! inexorable destinée !

Comme une rose coupée, comme un lis cueilli, elle languit dans la prairie. Comme il est pâle et inanimé ce visage dont la beauté faisait l'orgueil de notre âge ! Et maintenant elle est voilée, cette lumière qui avait coutume d'éclairer le monde.

Que l'air résonne au loin, etc.

Qui désormais chantera de si doux vers ? Aux suaves accents de sa voix, les vents s'apaisaient, et maintenant, dans la douleur commune, ils murmurent leur plainte.

Que de plaisirs, que de beaux jours perdus avec les yeux brillants que la mort a éteints ! Que la terre s'emplisse de gémissements et que notre cri monte jusqu'au ciel, retentisse jusqu'à la mer !

Que l'air résonne au loin de gémissements, car toute lumière lui est ravie, et que nos larmes élèvent les fleuves au niveau de leurs rives !

UNE DRYADE.

Orphée, sans doute, est celui qui arrive à la montagne, avec sa lyre à la main ; son aspect est si calme qu'il croit encore, on le voit bien, son Eurydice vivante.

Je lui apprendrai la triste et douloureuse nouvelle, et plus amère sera la peine qui frappera son cœur si la blessure est soudaine et inattendue.

La mort a brisé le nœud de l'amour le plus noble que la nature ait jamais formé dans le monde ; elle a éteint la flamme dans sa plus douce ardeur.

Passez, mes sœurs, allez aux pâturages ; celle qui n'est plus, Eurydice, est derrière la montagne ; couvrez-la de fleurs et de verdure.

Je porte à celui-ci la déplorable nouvelle.



## ACTE TROISIÈME.

## Les Héros.

ORPHÉE, LA DRYADE, MNÉSILLE, SATYRE.

ORPHÉE. *Il chante en vers latins.*

Muse, chantons les triomphes et les exploits  
d'Hercule, et les monstres terrassés par son  
bras redoutable ;

Comment il étouffa deux serpents dans son  
berceau, et, avec un fier sourire, les montra  
à sa mère tremblante, l'intrépide enfant !

LA DRYADE.

Je t'apporte une triste nouvelle, Orphée ;  
ta belle nymphe n'est plus. Elle fuyait devant  
Aristée ; lorsqu'elle est arrivée au bord du  
fleuve, un serpent venimeux et maudit, caché  
parmi les herbes et les fleurs, l'a piquée au  
pied, et la blessure a été si cruelle, si terrible,  
qu'une même heure a mis fin à la course et à  
la vie d'Eurydice.

MNÉSILLE.

Vois avec quel désespoir l'infortuné s'éloi-  
gne ; la douleur lui ôte la parole. Sur quelque  
rive solitaire, loin du monde, il s'en va dé-  
plorer sa cruelle destinée ; je veux le suivre,  
et voir s'il est vrai qu'à ses gémissements la  
montagne s'émeuve.

ORPHÉE.

Pleurons, pleurons maintenant, ô lyre in-

consolée ! le chant accoutumé ne sied plus à  
mes lèvres. Pleurons tant que le ciel tour-  
nera sur les pôles, et que Philomèle le cède  
à nos accents plaintifs ! O ciel, ô terre, ô mer !  
ô sort déplorable ! où trouver la force de sup-  
porter une telle douleur ! Eurydice, mon Eu-  
rydice, ma belle Eurydice, ma vie ! sans toi  
que faire en ce monde ?

Je veux aller aux portes du Tartare ; je  
veux éprouver si l'on trouve merci chez les  
morts. Peut-être avec des vers pleins de  
larmes, ô chère lyre ! nous changerons la sé-  
vère destinée. La mort peut-être deviendra  
sensible ; une fois déjà nos chants ont eu le  
don d'émouvoir la pierre, d'assembler en un  
même lieu et le tigre et la biche, d'attirer  
les forêts et de faire rebrousser les fleuves.

MNÉSILLE.

Moins aisément, hélas ! s'émeut le fuseau  
des Parques impitoyables, ou la porte d'airain  
du Tartare, et je vois clairement qu'elle sera  
bien courte la vie de cet infortuné. S'il des-  
cend aux enfers, jamais il ne remontera parmi  
les vivants. Il ne faut pas s'étonner qu'il  
perde la lumière, celui qui a pris l'aveugle  
amour pour guide.

## ACTE QUATRIÈME.

## Les Morts.

ORPHÉE, PLUTON, PROSERPINE, EURY-  
DICE, TISIPHONE, MINOS.

ORPHÉE.

Pitié, pitié, pitié, pour un malheureux  
amant, ô esprits de l'enfer ! L'Amour seul m'a  
conduit vers vous ; c'est avec les ailes de  
l'Amour que je suis venu sur ces bords. Arrête,  
ô Cerbère ! calme ta fureur ; lorsque tu ap-  
prendras l'excès de mes maux, tu gémiras  
avec moi, et non-seulement toi, ô Cerbère !  
mais quiconque habite le monde aveugle.

Pourquoi, ô Furies ! ces mugissements à ma  
vue ? pourquoi hérissier tous vos serpents ?  
Que si vous saviez mes peines amères, vous  
uniriez vos plaintes aux miennes. Laissez  
passer ce pauvre infortuné qui a contre lui

le ciel et tous les éléments, et qui vient de-  
mander merci à la mort. Ouvrez-lui donc les  
portes de fer.

PLUTON.

Qui donc, avec une lyre d'or, a fait tourner  
sur ses gonds la porte redoutable et arraché  
des larmes aux morts ? Je vois la roue d'Ixion  
immobile, je vois Sisyphe assis sur son ro-  
cher, et les filles de Bélus, debout, leur urne  
vide à la main ; l'onde a cessé de fuir les lè-  
vres de Tantale ; je vois Cerbère attentif avec  
sa triple gueule et les Euménides apaiser  
le cri lamentable de leur fureur.

MINOS.

Ce mortel vient à nous contre la loi des  
destinées, qui ne laisse pas arriver ici de chair  
qui n'ait vécu. Peut-être, ô Pluton ! porte-t-il



avec lui quelque piège caché, pour te dérober l'empire des morts. Tous ceux qui passeront comme lui cette porte qu'on ne repasse plus, l'ont toujours fait à ta honte et pour te nuire. Prends bien garde, ô Pluton ! je crains ici quelque ruse perfide.

ORPHÉE.

O dominateurs de toutes les générations qui ont perdu la lumière éthérée, vous dans l'empire de qui descend ce que la nature, ce que les éléments enfantent sous le ciel, écoutez la cause de mes plaintes ! L'Amour compatissant a guidé mes pas vers vous ; ce n'est pas pour enchaîner Cerbère que je viens en ces lieux, mais pour redemander une épouse bien-aimée.

Une vipère cachée entre les herbes et les fleurs m'a ravi mon épouse et mon cœur en même temps ; c'est pourquoi je passe ma vie dans la peine amère et ne puis plus résister à la douleur. Ah ! s'il est encore en vous quelque souvenir de votre noble et antique amour, si vous avez encore présent à la pensée cet enlèvement d'autrefois, rendez-moi ma belle Eurydice, mon Eurydice.

Toute chose en son temps retourne à vous ; toute vie mortelle qui s'élève retombe aux enfers ; tout ce qu'embrasse le croissant de la lune arrive, tôt ou tard à vos contrées. Nous séjournons là-haut plus ou moins d'années, et il faut ensuite que chacun chemine en cette route ; ce terme est le dernier qu'atteignent nos pas. Puis vous réglez sur nous, et votre règne est éternel.

Que la nymphe que j'aime soit réservée à votre empire, quand la nature elle-même aura voulu son trépas ; mais vous avez livré au tranchant de la faux cruelle la vigne tendre, le raisin âpre encore. Quel est celui qui moissonne ses semences en herbe, et qui n'attend pas leur maturité ? Rendez-moi donc mon espérance ; ce n'est pas un don, c'est un prêt que j'implore de vous.

Je vous en conjure par les noirs marais du Styx et de l'Achéron, par le chaos d'où sortit le monde tout entier, par la voix retentissante de l'impétueux Phlégéton, par les fruits, ô Reine, qui firent ta joie, le jour où, pour la première fois, tu quittas l'horizon des mortels ! Si le sort ennemi me la refuse, je ne veux pas retourner sur la terre ; je demande la mort.

PROSERPINE.

Je ne croyais pas, ô mon époux ! que la pitié dût un jour entrer dans cet empire. Maintenant je la vois régner dans notre cour, et je m'en sens le cœur tout ému. Ce ne sont pas les seuls condamnés, c'est la mort elle-même qui s'attendrit aux cruelles infortunes de cet homme. Laisse donc se désarmer pour lui la rigueur de ta loi, en faveur de ses chants, de son amour et de ses justes prières.

PLUTON.

Je te la rends, mais à la condition que tu la précéderas dans le noir sentier des ombres, et que tu ne verras pas son visage qu'elle ne soit arrivée parmi les vivants. Sache donc modérer le feu de tes desirs, ô Orphée ! sinon ton Eurydice te sera aussitôt ravie. J'incline avec joie devant une lyre si harmonieuse la puissance de mon sceptre.

ORPHÉE. *Il chante des vers latins.*

Allez, entrelacez-vous autour de mes tempes, lauriers de la victoire, car nous avons vaincu. Eurydice m'a été rendue, et la vie avec Eurydice.

Est-il conquête plus digne des honneurs du triomphe ? Viens, approche, ô triomphe acheté par mes chants !

(Orphée se retourne pour voir Eurydice.)

EURYDICE.

Hélas ! hélas ! l'excès de ton amour nous arrache l'un à l'autre ! Voici que de nouveau une violence irrésistible me sépare de toi, et désormais je ne t'appartiens plus ! Je veux tendre les bras vers toi ; mais je ne puis ; je sens qu'on m'entraîne en arrière. Orphée, mon Orphée, adieu !

ORPHÉE.

Qui donc impose aux amants de ces lois cruelles ? N'y a-t-il aucun pardon pour un regard plein d'amour et de désir ? Mon bien m'est ravi de nouveau, et la joie immense de mon cœur n'est plus que deuil maintenant. Ah ! retournons à la mort une seconde fois.

TISIPHONE, l'arrêtant.

Ne va pas plus avant ; vaines sont tes larmes et tes paroles. Eurydice ne peut accuser que toi de son malheur, et sa plainte est bien légitime. Inutiles sont tes vers, inutiles tes chants. N'avance pas ! arrête ! La loi des enfers est inexorable.



## ACTE CINQUIÈME.

## Ces Bacchantes.

ORPHÉE, UNE MÉNADE, CHOEUR DE MÉNADES.

ORPHÉE.

Où trouver maintenant un chant si lamentable qu'il égale la douleur de la perte que j'ai faite? Comment trouver, hélas! assez de larmes pour pleurer éternellement ma détresse mortelle? Je resterai triste et inconsolable dans mon deuil, aussi long-temps que les dieux me tiendront dans la vie; et puisque si cruelle est ma destinée, non, je ne veux plus aimer aucune femme.

.....  
Que nul ne vienne me parler des femmes, puisqu'elle est morte celle qui eut mon cœur. Si l'on veut vivre en paix avec moi, que jamais on ne me parle d'aimer aucune femme!

Qu'il est à plaindre celui qui livre sa volonté au caprice d'une amante, qui s'attriste ou se réjouit à cause d'elle, qui pour elle se dépouille de sa volonté, et croit à ses beaux semblants ou à ses paroles! Moins légère que la femme est la feuille qu'emporte le vent; mille fois le jour elle veut et ne veut plus. Elle s'attache à qui la fuit et se dérobe à qui la recherche; elle va et revient, comme le flot à la rive.

UNE MÉNADE.

Ohé! ohé! mes sœurs; voici celui qui méprise notre amour; venez et donnons-lui la mort. Toi, jette-lui ton thyrses; toi, prends et lance-lui ce rameau; toi, cette pierre; toi, cette flamme; toi, cours et déracine cet arbre! Ohé! ohé! qu'il porte la peine de son crime, le farouche mortel! Ohé! arrachons-lui le cœur de la poitrine! Meure, meure, l'impie! qu'il meure!

LA MÊME, après qu'Orphée a été tué.

Ohé! l'impie est mort! Evohé! Bacchus!

je te rends grace! Nous l'avons déchiré et traîné par les bois, et tous les rejetons de la forêt sont rassasiés de son sang. Nous avons, lambeau par lambeau, arraché, outragé ses membres. Qu'il vienne encore maudire les torches saintes d'hyménée. Evohé! Bacchus! reçois cette victime!

CHOEUR DES MÉNADES.

Que chacun te suive, ô Bacchus! Bacchus! Bacchus! Evohé!

C'est pour te servir, ô Bacchus! c'est pour répondre à ton appel, que nous avons ainsi couronné nos têtes du lierre verdoyant, prêtes la nuit, prêtes le jour, pour tes mystères. Buons, Bacchus est ici; laissez-moi boire.

Que chacun te suive, ô Bacchus! Bacchus! Bacchus! Evohé!

Voici déjà ma corne vidée; passez l'amphore de ce côté; cette montagne tourne autour de moi, ou c'est ma tête qui tourne ainsi. Que chacune de vous coure de côté et d'autre, comme elle me voit faire.

Que chacun te suive, ô Bacchus! Bacchus! Bacchus! Evohé!

Déjà je me meurs de sommeil; suis-je donc ivre, oui ou non? Mes pieds ne peuvent tenir plus long-temps. Vous êtes ivres, je le vois. Faites toutes ce que je fais; toutes buvez comme je bois.

Que chacun te suive, ô Bacchus! Bacchus! Bacchus! Evohé!

Criez toutes, Bacchus! Bacchus! du vin, du vin encore; puis nous tomberons endormies. Bois, toi, et toi, et toi; je ne puis danser plus long-temps. Crions toutes Evohé!

Que chacun te suive, ô Bacchus! Bacchus! Bacchus! Evohé!

FIN D'ORPHÉE.